



« Allons donc, partons vite, pour connaître la vie ! », fait chanter Berlioz à Méphistophélès : le voyage est bien chez lui, de l'aveu de ses *Mémoires*, une passion constitutive qui remonte à la prime jeunesse. Son père ne disait-il pas de lui qu'il connaissait mieux le nom de chacune des îles Sandwich ou des Moluques que celui des départements français ? Pourtant, force est de reconnaître que, s'il rêve de terres lointaines ou d'îles sauvages au large de la mer du Sud ou de l'archipel Indien, ses pas ne le porteront jamais en dehors du cercle – utilitaire – de la vieille Europe. Utilitaire, car c'est avec ses voyages européens que la musique de Berlioz va connaître la diffusion et le succès qu'il n'a pas rencontrés en France, c'est à travers eux qu'il se réconcilie avec le public. Inspirés sans doute par le désir de fuir une épouse de plus en plus acariâtre, les voyages le consolent de ses échecs français, le dédommagent de ses déboires financiers et lui offrent des occasions de confrontations enrichissantes avec d'autres pratiques musicales. Il rencontre musiciens et chanteurs, fréquente les grandes cours européennes et acquiert le soutien des princes. Mais, si nombre de ses œuvres ont été composées en voyage (c'est entre Paris et La Côte-Saint-André qu'il compose en 1828 la *Ballade du roi de Thulé*, c'est au cours d'une excursion dans les Abruzzes que va naître *La Captive*, etc.), pourtant, à la différence d'un Victor Hugo dont l'écriture jaillit de la vision directe immédiatement transfigurée, Berlioz ne trouve d'inspiration dans les paysages que lorsqu'il en est privé dans la réalité : « Les beaux paysages, les hautes cimes, les grands aspects de la mer m'absorbent complètement [...]. Je sens alors et ne saurais exprimer. Je ne puis dessiner la lune qu'en regardant son image au fond d'un puits. » (Lettre à Wagner, 19 septembre 1855)

Ligne Leipzig-Dresde, 24 avril 1837 : le premier voyage en train à vapeur entre Leipzig et Althen. Eau-forte avec aquatinte colorisée
BNF, Estampes et Photographie, If-1 (1) Fol.
Lors de ses nombreux voyages à travers l'Europe, Berlioz profite de la révolution des moyens de transport engendrée par la machine à vapeur.

Je passais de longues heures devant des mappemondes, étudiant avec acharnement le tissu complexe que forment les îles, caps et détroits de la mer du Sud et de l'archipel Indien ; réfléchissant sur la création de ces terres lointaines, sur leur végétation, leurs habitants, leur climat, et pris d'un désir ardent de les visiter.

Mémoires, ch. II

Nul doute que, si le lieu de ma naissance eût été un port de mer, je me fusse enfui quelque jour sur un navire, avec ou sans le consentement de mes parents, pour devenir marin.

Mémoires, ch. II

De 1842 à 1855, Berlioz ne va pas arrêter de sillonner l'Europe, laissant ses affaires à son secrétaire Rocquemont et à quelques amis comme Adolphe Sax. Les récits de ses voyages, sous forme de lettres à sa famille et à ses amis, sont très abondants et ont été publiés dans la presse, puis repris dans son premier livre, *Voyage musical en Allemagne et en Italie* (1844) ; ils remplissent près de la moitié des *Mémoires* et apparaissent également dans *Les Soirées de l'orchestre*, *Les Grottesques de la musique* et *À travers chants*.

Quelquefois, quand, au lieu du fusil, j'avais apporté ma guitare, me postant au centre d'un paysage en harmonie avec mes pensées, un chant de L'Énéide, enfoui dans ma mémoire depuis mon enfance, se réveillait à l'aspect des lieux où je m'étais égaré. [...] Ainsi, sous les influences combinées des souvenirs, de la poésie et de la musique, j'atteignais le plus incroyable degré d'exaltation. Cette triple ivresse se résolvait toujours en torrents de larmes versés avec des sanglots convulsifs.
Mémoires, ch. XXXVII

Le premier voyage à l'étranger de Berlioz se déroule en Italie. Ayant obtenu le prix de Rome (après quatre tentatives infructueuses), il doit passer deux ans à la villa Médicis, mais quitter Paris ne l'enchantait pas du tout : il est amoureux de Camille et il vient d'obtenir un succès avec la *Symphonie fantastique*. De plus, il juge ce séjour parfaitement inutile à son inspiration et ne pouvant rien lui apporter sur le plan musical. Il tente, vainement, de s'en faire dispenser tout en touchant la pension. La traversée de Marseille à Livourne, sous la plume de Berlioz, prend des allures épiques, on frôle le naufrage. À peine arrivé à Rome, il veut repartir, inquiet d'être sans nouvelles de Camille. Le voilà à nouveau sur les routes avec son projet d'assassinat et de suicide, mais il ne dépassera pas Nice (à l'époque, italienne), où finalement il passe « les vingt plus beaux jours de [sa] vie », composant son ouverture* symphonique pour *Le Roi Lear*. De retour à Rome, l'ennui le reprend, malgré son amitié et ses promenades avec Mendelssohn. Il passe son temps à battre la campagne, dans les montagnes des Abruzzes ou dans la région de Naples, redécouvrant avec exaltation la nature.

Il part avec un fusil ou sa guitare, chasse ou chante dans les petits villages, lie connaissance avec des brigands, participe à des fêtes paysannes, et profite de ces rencontres pour recueillir des airs populaires. Il aura, plus tard, la nostalgie de ces moments passés hors de Rome : « Cruelle mémoire des jours de liberté qui ne sont plus ! Liberté de cœur, d'esprit, d'âme, de tout ; liberté d'oublier le temps, de mépriser l'ambition, de rire de la gloire, de ne plus croire à l'amour. » (*Mémoires, ibid.*) Pris d'inspiration subite lors d'une excursion au village de Subiaco, « remède habituel contre le spleen » (*Mémoires, ibid.*), il compose une mélodie sur le poème de Victor Hugo *La Captive*, que chantera la fille d'Horace Vernet, le directeur de la villa Médicis. Il écrit à Rome le texte du *Retour à la vie* commencé à Nice, retouche sa *Symphonie fantastique*, compose une ouverture pour *Rob-Roy*, mais sa production italienne reste plutôt négligeable. Pour obéir au règlement, il doit envoyer une œuvre à l'Institut : il ressort le *Credo* de sa *Messe solennelle*. Il n'a qu'une hâte, c'est retrouver Paris et sa vie musicale. Arrivé à Rome en mars 1831, il obtiendra l'autorisation de partir en mai 1832, avant le temps réglementaire. Sur le chemin du retour, il a l'idée d'une symphonie militaire sur l'épopée napoléonienne, *Le Retour de l'armée d'Italie*. Même si le voyage en Italie ne fut pas une période d'intense créativité, son influence devait se faire sentir sur les œuvres ultérieures (*Harold en Italie*, en particulier la « Sérénade dans les Abruzzes », *Benvenuto Cellini*, *Roméo et Juliette*), et certains morceaux attestent de l'imprégnation de la campagne italienne sur l'esprit du compositeur.

* Les astérisques renvoient au glossaire.



L'Allemagne, l'Autriche, etc.

La route de Francfort à Stuttgart n'offre rien d'intéressant [...] : pas le moindre site romantique à décrire, pas de forêt sombre, pas de couvent, pas de chapelle isolée, point de torrent, pas de grand bruit nocturne, pas même celui des moulins à foulons de Don Quichotte ; ni chasseurs, ni laitières, ni jeune fille éplorée, ni génisse égarée, ni enfant perdu, ni mère éperdue, ni pasteur, ni voleur, ni mendiant, ni brigand ; enfin, rien que le clair de lune, le bruit des chevaux et les ronflements du conducteur endormi.

Mémoires, « Premier voyage en Allemagne », lettre à M. Girard

Le règlement de l'Académie de Rome imposait, après le séjour à la villa Médicis, un voyage d'un an à travers l'Allemagne. Berlioz parvint à se soustraire à cette obligation, sans perdre le bénéfice de sa pension qui devait lui être versée pendant cinq ans. Il ne se rendra en Allemagne qu'en décembre 1842, après s'être séparé d'Harriet. Il part avec Marie Recio, qui le suivra dans presque tous ses voyages. Celui-ci durera six mois et fournit à Berlioz l'occasion de diriger ses ouvertures* et ses symphonies* avant de les faire publier. Il donnera quinze concerts dans des villes différentes et une cinquantaine de répétitions. Il est partout bien accueilli et soulève l'enthousiasme ou pour le moins l'intérêt. Le 1^{er} janvier, il est invité à conduire l'orchestre du prince de Hohenzollern-Hechingen, mélomane averti, lui-même compositeur de lieder*. Mais dans la plupart des villes, c'est Berlioz qui doit faire les démarches nécessaires à l'organisation de ses concerts. Il est aidé par de vieilles et nouvelles connaissances, son ami Ferdinand Heller à Francfort, Mendelssohn à Leipzig, où il remporte un triomphe et où Robert Schumann, enthousiaste, le félicite pour l'*Offertoire* du *Requiem*. À Dresde, Wagner l'assiste dans ses répétitions et Berlioz découvre deux ouvrages du jeune maître de chapelle : *Rienzi* et le *Vaisseau fantôme*. À Weimar, il est invité par le grand-duc et la grande-duchesse Maria Pavlovna, avec lesquels il entretiendra de longues relations. Il se plaît beaucoup à Weimar : « Je sens quelque chose dans l'air qui m'annonce une ville littéraire, une ville artiste ! [...] calme, lumineuse, aérée, pleine de paix et de rêverie ; des alentours charmants, de belles eaux, des collines ombreuses, de riantes vallées. » Il est ému en voyant le misérable logement où vécut Schiller : « Ah ! je n'aime pas Goethe d'avoir souffert cela ! Lui qui était riche, ministre d'État... ne pouvait-il changer le sort de son ami le poète?... ou cette illustre amitié n'eut-elle rien de réel ! [...] Goethe s'aimait trop » (*Mémoires, « Premier voyage en Allemagne », lettre à Liszt*). Berlioz va séjourner un mois à Berlin. Meyerbeer rassemble un orchestre comme Berlioz n'en avait pas encore eu en Allemagne : quatre cents musiciens, dont certains venus de Potsdam, deux cents interprètes. Il donne deux concerts, dirigeant la *Symphonie funèbre et triomphale* (œuvre de commande du ministre de l'Intérieur composée pour le dixième anniversaire de la révolution de 1830) et des extraits de *Roméo et Juliette*, en présence du roi de Prusse Frédéric-



Vue de Dresde
Eau-forte de Christian Gottlieb Hammer
BNF, Estampes et photographie, Vc 279 Fol.

La cinquième lettre du *Voyage en Allemagne*, dédiée au violoniste Ernst, est consacrée à Dresde. Berlioz se déclara très satisfait de la qualité des chanteurs et des musiciens qui furent mis à sa disposition dans cette ville. C'est là qu'il rencontra Wagner.

Berlin
Lithographie de Charles Fichot
BNF, Estampes et photographie, Vc Mat 1-3
À Berlin, c'est Meyerbeer qui se charge de trouver les centaines de musiciens réclamés par Berlioz pour ses concerts. L'accueil du roi de Prusse, qui aime beaucoup les œuvres de Berlioz, est très chaleureux.

Guillaume IV, qui sera dédicataire du *Traité d'instrumentation*.

Berlioz apprécie l'organisation de l'orchestre allemand : un maître de chapelle, en général compositeur lui-même, dirige les opéras, un maître de concert, sorte d'assistant du précédent, un chef d'orchestre qui ne s'offense pas du fait que les répétitions et l'exécution d'une œuvre soient presque toujours dirigées par son auteur. Mais il déplore la qualité des chœurs : « à l'exception de ceux de Berlin, de Francfort et de Dresde peut-être, tous les chœurs de théâtre sont mauvais ou d'une grande médiocrité ». Il adapte ses concerts à la capacité de

l'orchestre et à sa taille, tantôt ne donnant que des fragments de ses œuvres, tantôt les amputant d'un mouvement ; ainsi à Mannheim, jugeant les trombones incapables de tenir leur rôle, il supprime la dernière partie de *Harold en Italie*. D'autres fois, manquant d'un instrument, il doit transposer sa partie pour un autre ; ainsi à Weimar et à Leipzig transpose-t-il la partie du cor anglais pour une clarinette. En juin 1843, Berlioz est de retour à Paris. 1845 va se passer en concerts donnés dans le sud de la France et la fin de l'année le voit repartir vers l'Est. Il va s'installer à Vienne, où il met avec émotion ses pas dans ceux de Beethoven. L'empereur d'Autriche lui offre

une importante somme d'argent pour son 42^e anniversaire. De Vienne, il se rend en Hongrie, en Bohême et en Pologne. En janvier 1846, il est à Prague où il remporte un succès encore plus important qu'à Vienne; il y apprécie les musiciens: «j'ai trouvé des artistes dévoués, attentifs, d'une intelligence rare, faisant sans se plaindre des répétitions de quatre heures, et, au bout de la seconde répétition, se passionnant pour ma musique plus que je n'eusse osé l'espérer» (lettre à Joseph d'Ortigue). À la demande d'un aristocrate hongrois, il travaille à l'orchestration de la *Marche de Rakoczy*, marche nationale hongroise, qui remporte un véritable triomphe à Budapest, en février 1846. Après une étape à Brunswick, Berlioz revient à Paris en mai 1846. C'est durant ces voyages, en malle-poste, en bateau à vapeur ou en chemin de fer, qu'il compose *La Damnation de Faust*. La ville universitaire de Breslau, en Pologne, où il donne un concert, lui inspire la chanson des étudiants et des soldats de la *Damnatio*. Il achève son œuvre à Paris et la donne en décembre à l'Opéra-Comique, dans la plus totale indifférence. Écœuré, il décide de partir en Russie: «je devais une somme considérable, que je n'avais pas. Après deux jours d'inexprimables souffrances morales, j'entrevis le moyen de sortir d'embarras par un voyage en Russie» (*Mémoires*, ch. LIV). Il reviendra très souvent en Allemagne, le public allemand lui manifeste une véritable idolâtrie et il est plusieurs fois invité à Berlin par le roi de Prusse qui soutient les artistes. En décembre 1853, il rencontre Brahms à Leipzig où il dirige lui-même *La Fuite en Égypte* pour la première fois, et où Liszt organise une soirée en son honneur; à Dresde, son intégrale de *La Damnation* reçoit un accueil qui lui fait oublier celui de Paris. Invité par le grand-duc, il se rend à plusieurs reprises à Weimar, où Liszt et la princesse de Sayn-Wittgenstein lui ouvrent les portes de la gloire. À Hanovre, il reçoit un accueil chaleureux du roi et de la reine, qui assistent aux répétitions, et lui demandent de monter l'intégralité de *Roméo et Juliette* (1855). Enfin, de 1856 à 1864, il est invité chaque année en août à diriger les concerts thermaux de Baden-Baden, lors d'un festival annuel où se retrouve l'aristocratie européenne. Le directeur, M. Bénazet, met à sa disposition tout ce qu'il demande pour l'exécution de ses œuvres, «sa générosité a dépassé de beaucoup ce que n'ont jamais fait pour moi les souverains de l'Europe dont j'ai le plus à me louer» (*Mémoires*, ch. LIX). C'est là qu'il donnera les premiers extraits des *Troyens*, ainsi que sa dernière grande composition, *Béatrice et Bénédicte* (août 1862), opéra commandé pour l'inauguration du nouveau théâtre de Baden-Baden. Lorsqu'il écrit dans ses *Mémoires* («Voyage en Russie»), vers 1858: «le roi de Prusse n'est plus le seul souverain de l'Europe qui s'intéresse à la musique. Il y en a deux autres encore: le jeune roi de Hanovre, et le grand-duc de Weimar. En tout, trois», sans doute Berlioz pense-t-il très fort à Napoléon III, dont il regrette le peu d'intérêt pour la musique en général et la sienne en particulier: l'empereur n'a jamais donné suite aux sollicitations du compositeur.

Weimar et Liszt

Nous éprouvions une vive sympathie l'un pour l'autre, et depuis lors notre liaison n'a fait que se resserrer et se consolider.

Mémoires, ch. XXXI

Berlioz rencontre Franz Liszt, alors jeune pianiste virtuose âgé de dix-neuf ans, la veille de la première représentation de la *Symphonie fantastique*, le 4 décembre 1830, «il assista à ce concert où il se fit remarquer de tout l'auditoire par ses applaudissements et ses enthousiastes démonstrations» (*Mémoires*, ch. XXXI). Les deux musiciens vont entretenir une amitié fidèle, faite d'admiration réciproque. Liszt aidera énormément Berlioz, tout d'abord en se produisant à ses concerts, mettant ainsi sa célébrité au service de son ami, puis en écrivant des transcriptions pour piano de ses œuvres et des articles dans la presse pour les soutenir. Il vient voir Berlioz chaque fois que celui-ci est à Leipzig. Mais c'est surtout dans son fief de Weimar, où il est nommé directeur de l'Opéra en 1851, que Liszt va se dépenser pour offrir à Berlioz une audience digne d'un grand musicien. Il organise une semaine consacrée au compositeur en novembre 1852, au cours de laquelle est donné un *Benvenuto Cellini* remanié sur les conseils de Liszt; il est ovationné – triomphe qui efface le cuisant échec de la représentation de 1838 à l'Opéra (depuis, *Benvenuto Cellini* n'avait été joué qu'à Weimar en mars 1852, en l'absence de Berlioz, et l'Opéra de Paris était resté fermé au musicien). Berlioz dirige également *Roméo et Juliette* dans son intégralité et deux actes de *La Damnation de Faust*. Le grand-duc le décore de l'ordre du Faucon... En février 1855, Liszt réitère la *Berlioz-Woche* («semaine Berlioz»), et la *Symphonie fantastique* suivie de *Lélio*, nouveau titre du *Retour à la vie*, sont joués. Le 17 février, lors d'un concert privé

pour l'anniversaire de la grande-duchesse sont donnés plusieurs morceaux de Berlioz. Liszt exécute pour la première fois son premier concerto pour piano, dirigé par Berlioz. L'année suivante, nouvelle *Berlioz-Woche*, avec une reprise de *Benvenuto Cellini* et de *La Damnation* et nouveau concert d'anniversaire de la grande-duchesse.

Lors d'une visite précédente, en 1853, chez la princesse de Sayn-Wittgenstein, compagne de Liszt, Berlioz avait parlé à ses amis de son admiration pour Virgile et d'un projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps: un grand opéra «traité dans le système shakespearien» d'après *L'Énéide*. Fortement encouragé et même pressé par la princesse de réaliser une œuvre d'envergure, «quelque chose de grandiose et de nouveau», il se met à la tâche en 1856 et tient informés ses amis de la progression de son travail: «J'ai commencé à dégrossir le plan de la grande machine dramatique à laquelle la princesse veut bien s'intéresser» (lettre à Liszt, 12 avril 1856) – «Je vais commencer le cinquième acte, et dans quelques mois tout sera fini [...]. Je fais cela avec une passion concentrée qui semble s'accroître en se satisfaisant» (lettre à la princesse, 30 novembre 1857). Il mettra trois ans et demi à écrire les vers, inspirés de Virgile, et la musique de ce poème lyrique, qui ne sera jamais joué de son vivant dans son intégralité.

Liszt tenta vainement de nouer des liens d'amitié entre Berlioz et Wagner; sans doute ces deux musiciens étaient-ils trop concurrents. Ils furent amis un court moment, quand, se trouvant ensemble en Angleterre, ils confrontèrent pendant cinq heures leurs idées sur la musique et leur vision de la vie. Mais rancœur et jalousie prirent le dessus et il semble bien que les propos peu amènes de Marie Recio à l'égard de Wagner soient pour beaucoup dans leur inimitié.



Une matinée chez Liszt
Lithographie de Joseph Kriehuber (avril 1846)
BNF, Musique, coll. Richard Macnutt

Franz Liszt au piano, Heinrich Wilhelm Ernst au violon alto, Berlioz et Czerny debout derrière le piano et le dessinateur lui-même, Kriehuber, au premier plan à gauche.

Quand le brillant soleil de certains jours me permettait d'embrasser d'un coup d'œil ce morne et éblouissant désert, je ne pouvais m'empêcher de songer à la trop fameuse retraite de notre pauvre armée disloquée et saignant; je croyais voir nos malheureux soldats sans habits, sans chaussures, sans pain [...], comme des cadavres, sur cette neige atroce, par un froid plus terrible encore que celui qui m'épouvantait.

Mémoires, « Voyage en Russie »

Ruiné par l'échec de *La Damnation*, Berlioz réussit à partir en Russie – seul, pour une fois sans Marie – en février 1847 grâce à l'argent prêté par ses amis... et équipé de la pelisse de Balzac. Il doit être à Saint-Pétersbourg pour le carême, période traditionnelle de fermeture des théâtres, alors réservés à l'accueil de musiciens étrangers. À Berlin, il sollicite le roi de Prusse et obtient une lettre de recommandation à l'attention de la tsarine, sœur du roi. Le voyage, qui dure quinze jours, s'avère très pénible, dans la neige depuis Paris, en malle-poste et en « traîneau de fer », où, quatre jours durant, « on est presque sans cesse secoué avec violence, comme sont les grains de plomb dans une bouteille qu'on nettoie » (*Mémoires*, « Voyage en Russie »). Dès le premier concert au grand théâtre de Saint-Pétersbourg, en présence de la famille royale et de l'aristocratie russe, où Berlioz dirige les deux premières parties de *La Damnation de Faust*, l'ouverture de *Carnaval romain* et des extraits de *Roméo et Juliette* et de la *Symphonie funèbre*, il reçoit un accueil extrêmement chaleureux : « L'enthousiasme du public nombreux et éblouissant qui remplissait cette immense salle, dépassa tout ce que j'avais pu rêver en ce genre, pour *Faust*, surtout » (*ibid.*). Ce qui le console de son échec parisien. Un deuxième concert remporte le même succès... et renfloue ses finances. À Moscou, il a un peu plus de mal à organiser un concert, mais le public est toujours aussi enthousiaste. Il passe là trois semaines, se promène dans les rues prises par le dégel et évoque les tristes souvenirs de l'armée napoléonienne devant les canons du Kremlin. De retour à Saint-Pétersbourg, il dirige encore trois concerts avec des extraits de *Faust*, *Roméo et Juliette* et la *Symphonie fantastique*. Revenant à Paris, il s'arrête à Riga pour un concert et séjourne à Berlin en juin, pour faire entendre à l'Opéra *La Damnation de Faust* dans son intégralité, à la demande du roi de Prusse, qui l'invite à dîner dans son château de Sans-Souci et le décore de la croix de l'Aigle rouge. Peu de temps avant sa mort, en novembre 1867, Berlioz effectue un second voyage – en train cette fois, par Berlin. Il est malade, usé, et il vient de perdre son fils, mort de la fièvre jaune, à La Havane, en juin de cette même année. Il a accepté cependant l'invitation à Saint-Pétersbourg de la grande-duchesse Elena Pavlovna. Il est accueilli comme un souverain, est logé au palais, va de réception en réception, une voiture est mise à sa disposition. Il va diriger cinq concerts à Saint-Pétersbourg et deux à Moscou; le programme est composé surtout d'œuvres de Beethoven (la *Troisième*,

la *Quatrième*, la *Cinquième* et la *Sixième Symphonies*), de Mozart, Gluck et Weber et de quelques-uns de ses ouvrages, dont la *Symphonie fantastique*. La grande-duchesse fête l'anniversaire de Berlioz, le 11 décembre, en invitant une centaine de personnes et en lui offrant un album de photographies en or. Il rencontre à cette occasion le jeune compositeur Rimski-Korsakov, enthousiaste. Avant de revenir à Paris, il donne ce qui sera son dernier concert, le 8 février 1868, avec des extraits de *La Damnation*, de *Roméo et Juliette* et *Harold en Italie* dans son intégralité.

Vue des montagnes de glace pendant le carnaval à Moscou

Eau-forte de Frédéric Dubois (1813)

BNF, Estampes et photographie, AA 3 Dubois

Berlioz se rendit à deux reprises en Russie, au moment du carême, époque où les musiciens étrangers étaient invités à donner des concerts.



Traîneau de poste russe, vers 1820-1830

Lithographie anonyme

BNF, Estampes et photographie, Ob 120 (3) Fol.

Lors de son premier voyage en Russie, Berlioz emprunte un traîneau. Il se plaint beaucoup de l'inconfort de « cette boîte métallique hermétiquement fermée, où la poussière de neige parvient à s'introduire néanmoins et vous blanchit la figure » et où l'on est « presque sans cesse secoué avec violence ».

Berlioz se rend à cinq reprises à Londres. En décembre 1847, après des démêlés avec les nouveaux directeurs de l'Opéra, Roqueplan et Duponchel, Berlioz signe un engagement de chef d'orchestre de l'Opéra anglais avec Jullien, gérant du théâtre de Drury-Lane à Londres. Le contrat était de six ans et la présence effective du compositeur n'était que de quelques mois par an. Il semble que Jullien se soit peu soucié du répertoire et les représentations de *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti, ne rapportèrent pas ce qu'il avait escompté. En février 1848, un premier concert des œuvres de Berlioz obtient un grand succès et de très bons échos dans la presse, mais il ne sera jamais payé. L'afflux des réfugiés de France après la révolution de février n'arrange rien et en avril la faillite de Jullien est déclarée. Cet épisode est raconté de façon drolatique dans *Les Soirées de l'orchestre*. Se retrouvant sans ressources et sans activité dans cette ville étrangère, Berlioz commence ses *Mémoires*. En juin, il réussit à organiser un concert aux Hanover Square Rooms, qui, malgré le succès, lui rapporte peu. En juillet, il rentre dans un Paris qui se remet à peine des journées d'insurrection de juin. Berlioz

n'approuve pas la révolution, et n'est pas républicain. En 1851, il est de nouveau à Londres comme membre du jury chargé de la section des instruments de musique de l'Exposition universelle, envoyé par le ministre du Commerce; il reste deux mois et rédige une partie du rapport. Il prend des contacts qui l'amènent à signer un engagement pour l'année suivante comme directeur de la New Philharmonic Society. Il donnera ainsi six concerts à Exeter Hall, dirigeant des œuvres de Beethoven, Mozart, Weber, Spontini, Mendelssohn, quatre parties de *Roméo et Juliette*, deux de *La Damnation* et l'ouverture des *Francs-Juges*. Le succès est foudroyant, la presse dithyrambique. Les Anglais le regardent comme l'un des plus grands chefs d'orchestre du monde après son exécution de la *Neuvième* de Beethoven. Il revient à Paris avec un recueil de nouvelles satiriques, *Les Soirées de l'orchestre*, qui devient vite plus populaire et moins contesté que sa musique. En juin 1853, il est invité à monter *Benvenuto Cellini* à Covent Garden et c'est une catastrophe. Malgré la présence de la reine Victoria et du prince Albert, et l'intervention

de quelques contre-manifestants, la représentation est sifflée de bout en bout. Covent Garden était le temple de la musique italienne, *Benvenuto* et Berlioz sont victimes d'une clique organisée. Dans ses *Mémoires*, Berlioz démasque l'organisateur de la cabale, d'ailleurs désigné par la presse: « M. Costa, le chef d'orchestre de Covent Garden, que j'ai plusieurs fois attaqué dans mes feuilletons au sujet des libertés qu'il prend avec les partitions des grands maîtres, en les taillant, allongeant, instrumentant et mutilant de toutes façons. » Lors de son ultime voyage en Angleterre (1855), Berlioz donne avec l'orchestre de la New Philharmonic Society des œuvres de Mozart, Beethoven, Meyerbeer, Rossini, et dirige sa *Symphonie fantastique* et *Roméo et Juliette*, deux œuvres jouées pour la première fois à Londres.

L'évidence est là : comparaison faite des impressions que ma musique a produites sur tous les publics d'Europe qui l'ont entendue, je suis bien forcé de conclure que c'est le public de Paris qui la comprend le moins.

Lettre à Morel, 14 janvier 1848



Le théâtre de Drury-Lane, à Londres
Eau-forte de Pugin et Rowlandson, 1808
BNF, Estampes et photographie, Vc 46a (4bis) Fol.